

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## **Autour d'Hélène**

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 32, numéro 5 (191), octobre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31940ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1990). Autour d'Hélène. *Liberté*, 32(5), 128–130.

---

# RÊVERIE

---

---

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

## AUTOUR D'HÉLÈNE

Le 24 février 1848, Louis-Philippe est en fuite. Devant la Chambre des députés, des gens courent et crient que la duchesse d'Orléans vient d'arriver. Cette duchesse, belle-fille de Louis-Philippe, trente-quatre ans, veuve depuis six ans et qui pourrait devenir régente, c'est Hélène de Mecklembourg. Un homme est là, qui prétend observer les événements «de loin». Il voit la duchesse «vêtue de deuil, blême et calme». Il constate qu'elle est émue et note: «son émotion me parut de celles que ressentent les âmes courageuses, plus prêtes à se tourner en héroïsme qu'en frayeur». Il voit aux côtés d'Hélène son fils aîné, le comte de Paris, dix ans, avec «l'insouciance de son âge et l'impassibilité précoce des princes». Près d'eux, le duc de Nemours, deuxième fils de Louis-Philippe, trente ans, «droit, raide, froid et muet, un poteau peint en lieutenant général». Manifestement, l'homme qui regarde n'aime pas ce duc et préférerait qu'il se volatilise. Il se rappelle qu'en 1842, Lamartine a été le seul à défendre l'idée de la régence d'Hélène de Mecklembourg. L'homme s'approche de Lamartine et lui dit à l'oreille: «Nous périssons; vous seul en ce moment pouvez vous faire écouter; montez à la tribune et parlez.» Lamartine se tait. Il pense à la république et la présence d'Hélène, qu'il admire, le gêne. C'est Barrot qui prend la parole: «Notre devoir est tout tracé, dit-il, la couronne de juillet repose sur la tête d'un enfant et d'une femme.» L'homme regarde encore: «la duchesse se lève à son banc,

semble vouloir parler, elle hésite, écoute de timides conseils et se rassied». Il conclut sombrement: «la dernière lueur de sa fortune venait de s'éteindre». Une cohue armée envahit la Chambre, les députés reculent. Où est Hélène de Mecklembourg? L'homme s'inquiète, cherche des yeux, il ne la voit plus. Aussitôt, un ressort se détend: il s'élanche de son banc et, connaissant tous les secrets des lieux, fonce vers l'endroit par où il est sûr qu'elle est sortie. Comme une flèche, il franchit la salle des conférences, le vestiaire, interroge un huissier en courant: il est sur la bonne piste. Il arrive à un escalier dérobé où des pas le précèdent, monte quatre à quatre. Un palier, le silence, personne, une porte fermée. L'homme frappe, on n'ouvre pas. Il sait qu'Hélène de Mecklembourg est là, derrière cette porte. Il reprend ses esprits. La famille d'Orléans n'a jamais rien fait pour lui. Elle ne lui a jamais témoigné la moindre marque de confiance. Il ne lui doit rien. Alors, que fait-il là? Il se défend bien d'être penaud, honteux, mais...

Cet homme à la poursuite d'Hélène, c'est Tocqueville. Quand il raconte cet épisode dans des souvenirs à publier après sa mort, il révèle un secret: «Si les princes étaient comme Dieu qui lit dans les cœurs et accepte l'intention comme l'acte, assurément ceux-ci me sauraient gré de ce que j'ai voulu faire en ce jour; mais ils ne le sauront jamais, car personne ne me vit et je ne l'ai dit à personne.» Tocqueville qu'on voyait, aux dires des témoins, afficher souvent de la distance, de la hauteur, de l'indifférence, de la froideur ou du mépris à l'égard des gens, comme il est différent ici! Il l'est aussi quand il dit sa tristesse de n'avoir pas été père ou quand il écrit à Gobineau, l'ami dont la théorie raciale l'exaspère: «J'aime les hommes; ce m'est agréable de pouvoir les estimer et je ne connais rien de plus doux que le sentiment de l'admiration, quand il est possible.»

J'imagine qu'au moment où Tocqueville volait vers Hélène, quelque part dans Paris, Gérard marchait, faisant des commissions pour ses amis, pensant que «la vie des poètes

est celle de tous», triturant dans sa poche le sonnet encore inachevé *À Hélène de Mecklembourg*. Ainsi se dirigeaient dans la même direction un grand de ce monde et un petit, le premier par la course, le second par la rêverie. C'était avant que l'autre écrive: «Pour l'enfance d'Hélène frissonnèrent les fourrures et les ombres...» Qui était cette Hélène? La même? Hélène de Mecklembourg était morte en exil en 1858 et Tocqueville l'avait suivie de peu, après s'être replié en Normandie avec une prairie et quelques moutons. Un passage des souvenirs laisse supposer que l'exemple philosophique de son valet de chambre l'avait incliné vers cette vie sans courses dans les escaliers. Quand George Sand, qu'il avait vue une fois, lui avait donné une leçon sur le sort des ouvriers, dont il ne savait rien, il l'avait admirée. Mais la première place dans ses admirations revenait peut-être au domestique dont il avait dit: «Il n'était même atteint à aucun degré de la maladie la plus ordinaire du siècle, qui est l'inquiétude de l'esprit et on eût difficilement rencontré, même dans d'autres temps que les nôtres, un homme plus tranquille dans sa position et moins chagrin de son sort. Toujours très content de lui-même et assez satisfait d'autrui, il ne convoitait d'ordinaire que ce qui était à sa portée et atteignait à peu près, ou croyait atteindre, tout ce qu'il convoitait, suivant ainsi, à son insu, les préceptes que les philosophes enseignent et ne suivent guère et jouissant par don de nature de cet heureux équilibre entre les facultés et les désirs, qui donne seul le bonheur que la philosophie promet.»